Ami du Clergé du 9 avril 1936

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Cours de prônes sur les Evangiles. — XXV. *2e Dim. après Pâques :* Jésus modèle des pasteurs, 209.

Retraite de Communion solennelle. — *Deuxième jour :* I. Jésus s'est fait homme pour notre salut, 211. — II. Jésus est mort pour notre salut, 213. — III Jésus et son Eglise, 215. — IV. Le compagnon de notre exil, 217.

Mois de Marie. — I. *Ouverture :* Nos relations avec la T. S. Vierge, 219. — II. Le nouvel Adam et la nouvelle Eve, 222.

COURS DE PRONES SUR LES ÉVANGILES

XXV

2e Dimanche après Pâques

JÉSUS MODÈLE DES PASTEURS

Mes frères,

Comme la plupart des paraboles de Notre Seigneur, celle du bon Pasteur, que nous présente l'Evangile d'aujourd'hui, est empruntée aux scènes champêtres de la Palestine. La vie pastorale y fut toujours en honneur. Abel et après lui les patriarches Abraham, Loth, Isaac, Jacob et ses fils s'adonnaient à l'élevage des troupeaux. Moïse garde ceux de Jéthro son beau-père quand Dieu lui apparaît sur le mont Horeb, et David ceux de son père Isaï quand Samuel vient le sacrer roi. Au temps de Notre-Seigneur, cette profession continue d'être celle de beaucoup de Juifs.

Sans doute parce que les nombreuses victimes nécessaires chaque jour pour les sacrifices du Temple et chaque année pour les solennités de la pâque la rendaient fort lucrative, troupeaux et pasteurs étaient nombreux dans ces régions que parcourait le Sauveur. Quelques-uns étaient conduits par leurs propriétaires eux-mêmes, d'autres par des serviteurs à gage, des mercenaires. Inutile de dire que les premiers étaient l'objet de soins plus attentifs et plus dévoués que les seconds. Comme la température est bien plus douce en Orient qu'en nos pays, même l'hiver, on ne rentre pas les troupeaux la nuit, on les parque dans des enclos fermés par des murs ou des haies épineuses. Le berger s'y enferme avec eux, afin de protéger ses brebis contre le loup qui rôde autour du parc, la panthère qui pourrait en franchir la clôture, ou même les voleurs qui essaieraient d'y pénétrer par l'étroite porte qui en ferme l'entrée. Souvent plusieurs troupeaux sont enfermés pêle-mêle dans le même enclos.

Le matin, chaque berger sort du parc en appelant ses brebis et toutes reconnaissant sa voix accourent à sa suite ; il les compte une à une et quand il s'est assuré qu'elles sont bien toutes là, il les conduit vers les pâturages. L'une d'elles vient-elle à s'égarer, il ne s'accorde de repos que quand il l'a retrouvée et ramenée au bercail.

I

Dans l'Evangile d'aujourd'hui, Notre-Seigneur s'applique admirablement tous les détails que nous venons de mentionner et que ses auditeurs comme lui-même avaient sous les yeux.

« Je suis le bon Pasteur, » dit-il, non pas un pasteur mercenaire, car, ayant créé tous les hommes qui forment son innombrable troupeau, tous lui appartiennent. Aussi quel soin il en prend ! Quels excellents pâturages que ceux où il les conduit, je veux dire la pure et vivifiante doctrine de l'Evangile qu'il leur prêche ! Comme il les met en garde contre les faux docteurs de la loi, les doctrines erronées et les maximes perverses des pharisiens, et surtout avec quelle sûreté il conduit son troupeau, marchant devant lui et lui traçant la voie par ses exemples !

Que de peine il s'est donnée pour ramener au bercail les brebis égarées ! C'est pour y faire entrer la Samaritaine qu'il arrive et s'arrête harassé près du puits où il l'attend, c'est pour y ramener la pécheresse Madeleine qu'il se rend dans la maison de Simon le pharisien, où elle vient se jeter à ses pieds et recevoir son pardon. Il va chercher jusque dans le bureau des impôts Mathieu le publicain et en fait un de ses apôtres ; il poursuit jusque sur l'arbre où il est monté Zachée, il le convertit et se l'attache pour toujours. Et avec quelle bonté, quelle compassion il recueille ces pauvres brebis égarées toutes meurtries, toutes déchirées par les pierres et les buissons, c'est-à-dire par le démon, par le vice, par les compagnies mauvaises où elles se sont fourvoyées ! Voyez quelle miséricorde il témoigne à la femme coupable et comme il l'arrache aux coups des cruels qui veulent la lapider !

Non content de défendre ses brebis, de les nourrir de sa parole, il institue le sacrement de l'Eucharistie, afin de les nourrir de sa propre chair. « Quel est le pasteur, dit S. Jean Chrysostome, qui nourrisse ses brebis de sa propre substance et les abreuve de son propre sang ? On voit les autres pasteurs se nourrir du lait de leurs brebis, se couvrir de leur laine ; Jésus, lui, loin de tirer profit de ses brebis, nous enrichit de tous ses biens. » Mieux que cela : pour nous défendre contre le démon, ce lion rugissant qui sans cesse rôde autour de ses brebis cherchant à les dévorer, pour nous arracher à ses griffes, il a voulu comme un bon pasteur donner sa vie pour nous en mourant sur la croix.

II

M. f., Notre-Seigneur n'a pas voulu garder pour lui ce titre de « pasteur. » Avant de remonter au

ciel, il a confié son troupeau aux apôtres et à leurs successeurs en leur disant : « Paissez mes agneaux, paissez mes brebis. » Il les a établis pasteurs de son Eglise, avec mission de continuer sa tâche. Pape, évêques, curés, s'efforcent de s'acquitter de cette tâche de leur mieux.

Les curés font paître le troupeau confié à leurs soins lorsqu'ils font le catéchisme aux petits enfants et s'ingénient à mettre à la portée de leur jeune intelligence les éléments de la doctrine chrétienne. Ils font paître leur troupeau lorsqu'ils rappellent chaque dimanche au prône les vérités qu'il faut croire et les devoirs qu'il faut pratiquer pour aller au ciel. Et comme leur parole n'atteint plus, hélas ! que le petit nombre de leurs paroissiens qui vont aux offices, ils envoient cette parole aux absents par l'intermédiaire des bulletins paroissiaux et des publications de toute sorte que, dans son désir d'instruire et d'atteindre toutes les âmes, l'apostolat moderne multiplie tous les jours.

L'évêque fait paître son troupeau en envoyant à ses diocésains des lettres pastorales qui sont lues dans toutes les paroisses, en sillonnant, surtout, en tout sens, le territoire confié à sa juridiction pour porter jusque dans les moindres hameaux la bonne parole, les encouragements, les consignes que doit suivre l'action catholique pour ramener les âmes à Jésus-Christ.

Le Pape fait paître son immense troupeau, par les encycliques qu'il envoie à son vaste bercail qui n'a d'autres limites que le monde, par les lettres qu'il adresse aux évêques en réponse à leurs consultations, par les allocutions qu'il prononce et dont les journaux portent les échos aux extrémités de l'univers, à moins qu'il ne confie ce soin, comme il l'a déjà fait, à la télégraphie sans fil.

Les pasteurs de l'Eglise ne se contentent pas de nourrir les fidèles de la saine doctrine, il les mettent en garde contre les pâturages empoisonnés et qui sont les mauvais livres, les mauvais journaux, les mauvaises compagnies. Ce n'est point la partie la moins ingrate de leur tâche, mais ils s'en acquittent, quoi qu'il puisse leur en coûter.

Hésitez vous à écarter, en le frappant si besoin est, votre bétail des pâturages dangereux, du jeune trèfle par exemple, si appétissant, mais si mortel pour lui ? Si des loups ravisseurs, des hommes pervers s'attaquent à la foi ou aux mœurs des fidèles confiés à leurs soins, si des hommes puissants attentent à la vie ou à la constitution de l'Eglise, comme le bon Pasteur, ils n'hésitent pas et s'opposent aux efforts de ces ennemis des âmes, dussent ils, comme lui également, y perdre la vie. Combien d'évêques en Angleterre sous la Réforme et combien de prêtres et d'évêques en France sous la Terreur sont morts sur l'échafaud pour avoir voulu défendre leurs « brebis » contre les « loups » !

III

A ces obligations que vos pasteurs accomplissent de leur mieux et que vos péchés les aideront à mieux remplir encore afin qu'ils soient véritablement tous de bons pasteurs, correspondent pour vous des devoirs.

Notre-Seigneur affirme qu'il connaît ses brebis et que ses brebis le connaissent et écoutent sa voix. Combien nous voudrions en dire autant de toutes les brebis qui nous sont confiées ! Dans les milieux pratiquants, qu'ils sont nombreux ceux qui ne savent pas ce que c'est qu'un prêtre, qu'un curé ! Il n'y a pas bien longtemps encore, les idées les plus fausses, les préjugés les plus absurdes, les calomnies les plus invraisemblables étaient répandus à leur sujet. Au lieu de voir dans le prêtre un ami, un bienfaiteur ne rêvant que le bonheur de ses frères, une masse d'ignorants le regardaient comme un ennemi ; pour eux la soutane était un épouvantail et la seule vue d'un curé un présage de malheur.

Quoi d'étonnant ? Les journaux qu'on lisait dans ces milieux sans religion ne cessaient de déverser sur le clergé les accusations les plus abominables. A les croire, c'était lui qui était cause de tous les maux dont souffrait l'humanité, ils le montraient comme l'adversaire du progrès, comme l'ami des patrons et l'ennemi des ouvriers, comme un artisan d'obscurantisme, cherchant à asservir les consciences en les maintenant dans l'ignorance. N'ont-ils pas poussé la mauvaise foi, au début de la dernière guerre, jusqu'à accuser les curés d'avoir déchaîné cette grande tuerie et d'avoir fourni des subsides aux ennemis de la France pour la combattre ?

Heureusement cette abominable calomnie tomba bien vite quand on vit ces curés partager les mêmes dangers que leurs camarades, tomber à leurs côtés et mêler leur sang à celui de leurs fidèles. Tous les préjugés s'évanouirent quand on les vit si bons, si complaisants, si courageux pour secourir les pauvres blessés et jusque dans les tranchées faire l'office de bon pasteur en ramenant doucement les égarés et en offrant au péril de leur vie leur ministère aux pauvres mourants. Ah ! de ces prêtres, il ne faut pas aller dire du mal aux camarades qui les ont vus à l'œuvre, car tous prendraient bien vite leur défense en disant : « Celui-là, je le connais, c'est un brave homme !... » Pourquoi n'en disent-ils pas autant de tous les prêtres en général, sinon parce qu'ils ne les connaissent pas ?

C'est à vous, m. f., à faire connaître le prêtre autour de vous, à dire à tous l'excellence de sa mission, son vif désir d'être utile à tous ; mieux que cela, amenez au prêtre tous ceux qui le méconnaissent, afin qu'ils le voient de près et l'entendent : c'est là le but de tous les groupements catholiques qu'on préconise aujourd'hui et où des chrétiens et des chrétiennes de toute condition, de toute profession, dociles à la voix du prêtre, s'ef-

forcent de lui amener leurs amis, leurs camarades, leurs compagnes, pour qu'eux aussi entendent cette voix, lui obéissent et reviennent au bercail.

Hélas ! il n'est guère de curés qui ne puissent dire comme Notre-Seigneur : « J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie, il faut que je les y amène. » Aidez-nous à le faire, m. f., et que, selon le vœu du Sauveur et notre vœu le plus cher, le troupeau soit bientôt au complet sous la houlette du divin Pasteur Jésus-Christ. Ainsi soit-il.

RETRAITE DE COMMUNION SOLENNELLE

Deuxieme jour

I

JÉSUS S'EST FAIT HOMME POUR NOTRE SALUT

Mes chers enfants,

Nous avons vu hier quel devait être notre travail de retraite : préparer la maison de notre âme pour recevoir la visite de Jésus. Recueillement et prière, pénitence et sacrifices, voilà ce que nous avons commencé hier, ce que nous continuerons aujourd'hui et demain. Mais il faut que nous parlions maintenant de ce Jésus que nous allons recevoir ; mieux nous le connaîtrons, plus sa visite sera agréable et bienfaisante.

I. — *Jésus et le péché*

Avez-vous déjà été malades ? Oui ? Est-ce bien intéressant ? Non, n'est-ce pas, car il faut garder le lit, parfois beaucoup souffrir, prendre des drogues amères ou subir des traitements douloureux. Et pendant tout ce temps, adieu les promenades à travers champs, adieu les jeux et les bonnes parties avec les camarades, adieu la liberté ! Il faut garder la chambre comme l'oiseau dans sa cage et se contenter de voir par la fenêtre un rayon de soleil, un peu de verdure, un coin de ciel. Comme elle paraît triste alors, cette chambre qui ressemble tant à une prison ! Comme les journées y sont longues et ennuyeuses !

Mais si un petit camarade, un petit ami qui vous aime vient vous rendre visite, s'il consent à jouer avec vous toute une soirée de jeudi, à quelque jeu d'intérieur, comme il vous fait plaisir ! Les heures alors passent très vite, vous oubliez le mal, vous êtes gais et joyeux ; et même il ne vous déplaît pas que votre petit ami vous intéresse à ses problèmes ou à ses leçons ; cela vous permet de suivre un peu le travail des autres et d'être moins en retard quand vous rentrerez en classe.

Mes enfants, le péché est la maladie de notre âme, et vous savez comment le péché est entré dans le monde : Adam et Eve, nos premiers parents, avaient été placés par Dieu dans un paradis de délices où tout était beau et bon ; leurs âmes étaient pures et saintes, ils étaient enfants du bon Dieu qui leur parlait familièrement. Comme ils étaient heureux ! Hélas ! le démon les a trompés, ils ont désobéi à Dieu, ils ont mangé du fruit défendu. Le démon leur avait promis, s'ils l'écoutaient, toutes sortes de bonnes choses ; c'est tout le contraire qui arriva ; ils devinrent ignorants, remplis de défauts et de mauvais penchants, leur âme devint toute malade, de sorte qu'ils furent très malheureux.

Et comme il arrive bien souvent pour les maladies du corps — ainsi les enfants d'un père tuberculeux sont presque toujours atteints du même mal — cette maladie de l'âme passa à leurs enfants et petits enfants, pour venir jusqu'à nous, et ainsi pour tous les hommes jusqu'à la fin du monde. C'est ce qu'on nomme le péché originel. Mais comme le bon Dieu est miséricordieux, il a eu pitié des hommes pécheurs et malheureux ; il a promis un Sauveur d'abord à Adam et Eve, puis à Abraham ; il l'a ensuite annoncé à différentes époques par ses prophètes, et enfin, une nuit de décembre, dans la petite ville de Bethléem, est né Jésus, le Sauveur du monde.

Quand il eut vécu trente ans une vie cachée, obéissante et laborieuse, il se mit à parcourir la Palestine, multipliant les miracles, guérissant les malades, consolant les affligés. Et comme on lui reprochait de fréquenter des pécheurs, de manger avec eux et même de remettre les péchés, il répondit : « Ce ne sont pas ceux qui sont bien portants qui ont besoin du médecin, mais ceux qui sont malades ; je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs. » Il fut si bon pour tous ceux qui souffraient que ce fut une immense joie dans tout le pays ; les uns disaient : « Nous avons trouvé le Messie, c'est-à-dire le Sauveur » et les autres : « Un grand prophète s'est levé parmi nous et Dieu a visité son peuple. »

II. — *Jésus et la souffrance humaine*

Le péché avait souillé notre âme, il l'avait rendue ignorante et malade ; il fallait un médecin céleste, envoyé de Dieu, pour la guérir. Mais le péché avait eu aussi d'autres conséquences : Adam et Eve, chassés du paradis terrestre, n'avaient plus trouvé qu'une terre aride, couverte de ronces et d'épines. Il fallut alors se mettre au dur travail pour arracher à cette terre la nourriture quotidienne et gagner son pain à la sueur de son front. Il est vrai qu'on travaillait aussi au paradis terrestre, mais c'était à la façon d'un écolier en vacances : on choisissait le travail qui plaisait, pour se distraire et s'occuper.

Avant le péché, on ne connaissait pas la maladie, on ignorait la souffrance, Adam et Eve n'étaient que deux, mais ils s'aimaient bien et jamais ne se faisaient de peine ; les animaux étaient soumis à l'homme et le servaient. Après le péché, au contraire, tout changea, tout fut bouleversé, on eût dit qu'un souffle de guerre avait passé par là. Les animaux devenaient les ennemis

de l'homme, obligé contre eux de défendre sa vie ; la fatigue, l'infirmité étaient les conséquences du travail, la maladie visitait souvent les pauvres humains.

Mais, en plus de cela, les hommes ne s'aimaient plus. Caïn et Abel étaient frères, tous deux enfants d'Adam et Eve ; vous savez comment l'aîné, jaloux de son frère, l'emmena un jour dans un lieu désert et se vengea de lui en lui donnant la mort. Et bien souvent, par la suite, il y eut dans le monde des discordes et des haines, des luttes et des guerres, par lesquelles les hommes se déchiraient entre eux.

Des siècles passèrent, chacun d'eux apportant à l'humanité sa part de malheurs Enfin Jésus vint, il grandit et prit lui aussi sa part de travail, il eut beaucoup à souffrir d'Hérode qui l'obligea à s'exiler, des Pharisiens qui firent opposition à son apostolat, des Juifs qui le firent mourir.

Mais, sachant par expérience combien la souffrance est pénible, il essaya de consoler et d'adoucir l'existence ; combien de malades furent guéris par lui ! Il rendit la vue aux aveugles, la parole aux muets, il fit entendre les sourds et marcher boiteux et paralytiques, il guérit les lépreux et ressuscita les morts. De très loin, on lui apportait les malades, on venait lui confier ses ennuis, on lui demandait des conseils ; et il ne repoussait personne, ne renvoyait personne sans l'avoir exaucé. Même, pour adoucir la vie aux travailleurs, on le vit apaiser la tempête, procurer aux apôtres deux pêches miraculeuses, à Cana changer l'eau en vin, etc. Il semait la santé, la joie, la confiance sur son passage. Une aube nouvelle se levait sur le monde.

Il réapprit aussi aux hommes à s'aimer ; il leur donna l'exemple d'abord, puis leur demanda de pardonner les injures reçues : « Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés, » de prier pour leurs ennemis, de se réconcilier avec eux et de se dévouer pour leurs amis jusqu'au sacrifice de la vie s'il le fallait, comme lui-même le fit. De son temps déjà, mais plus encore après lui, on vit les hommes s'aimer comme des frères, et les apôtres écrivaient que les chrétiens n'avaient qu'un seul cœur et qu'une seule âme, pour montrer comment ils étaient unis par la charité, par la bonté.

C'est ce Jésus que vous allez recevoir, mes enfants, le bon Maître qui a tant consolé, tant guéri, qui fut l'ami des enfants, des travailleurs, des pauvres, et qui fit tout le possible pour leur adoucir l'existence. Comment n'auriez-vous pas confiance en lui, comment ne seriez-vous pas heureux de le recevoir ?

III. — *Jésus et la malédiction divine*

Il arrive parfois, mes enfants, que des fils sont maudits par leurs parents, à cause de leur désobéissance, de leur méchanceté et de leur mauvaise conduite. Il faut qu'ils soient bien coupables pour que le cœur d'un père se résigne à les chasser de la maison de famille et à leur défendre d'y revenir jamais. Pourtant cela se voit, et Dieu le permet pour punir les coupables et exercer la justice.

Eh bien ! mes enfants, ce que font certains pères, Dieu lui même l'a fait : après leur péché, il a maudit Adam et Eve, les chassant du paradis comme de son amitié ; et pour qu'ils n'essaient pas de rentrer dans le merveilleux jardin du bonheur, il mit à l'entrée un ange armé d'une épée de feu. C'était si doux d'appeler Dieu son père, si bon d'entendre sa voix, si agréable de vivre familièrement avec lui ! Désormais, après la malédiction, Dieu n'était plus que le maître qui commande et le juge qui punit les crimes ; et bien souvent les hommes, au cours des siècles, reçurent de Dieu de grands châtiments, à commencer par le déluge.

Car les hommes avaient hérité et des mauvais penchants et de la malédiction de leurs premiers parents ; tant que l'un d'eux n'a point racheté sa famille par quelque réparation magnifique, les fils, petits-fils et descendants d'un maudit sont eux-mêmes sous le coup de la malédiction paternelle. Les hommes étaient donc comme des orphelins et comme des exilés ; ils n'avaient plus de père et plus de patrie, plus de maison de famille ; et, au bout d'une vie de travail et de souffrances, par delà la mort, ils ne pouvaient pas non plus espérer le ciel, puisque Dieu les avait chassés, leur avait fermé sa porte.

Un jour pourtant, Dieu parla à Abraham, il lui promit qu'un enfant sortirait un jour de sa famille, que par cet enfant toutes les nations de la terre recevraient les bénédictions divines. Une bénédiction, c'est tout le contraire d'une malédiction, puisque bénir quelqu'un, c'est lui dire et lui souhaiter toutes sortes de biens. Il fallut attendre longtemps encore, plusieurs siècles, au cours desquels les fils d'Abraham, comme des exilés, furent errants à travers les déserts, d'Egypte à Babylone, avec des séjours plus heureux en Palestine.

Enfin Jésus vint, et dès qu'il fut né à Bethléem, des anges se mirent à chanter dans le ciel : « Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! » C'était lui le Messie, le messager des bénédictions divines.

Quand il fut grand, quand il eut trente ans, il commença à parcourir la Palestine, faisant, comme je vous l'ai dit, de nombreux miracles. Mais il prêcha aussi l'Evangile, c'est-à-dire la bonne nouvelle. Il annonça que le royaume de Dieu était proche, que le bon Dieu se préparait à retirer sa malédiction et à rendre leurs droits aux hommes redevenus ses enfants.

Quand Jésus parlait de Dieu, il l'appelait toujours : « Votre Père qui est aux cieux. » Quand il apprenait aux hommes à prier, il les invitait à dire non pas : « Seigneur » ou « Dieu tout-puissant, » mais : « Notre Père qui êtes aux cieux. » Il leur disait encore : « Je n'aurai pas besoin de prier le Père pour vous, car le Père vous aime. »

Enfin pour bien faire comprendre comment Dieu allait pardonner aux hommes, Jésus inventait la parabole de l'enfant prodigue. Un mauvais fils a quitté, abandonné son père, à qui il a demandé sa part d'héritage; avec des amis, il a tout dépensé en s'amusant; quand il n'a plus rien, il doit se faire domestique pour gagner son pain et il est très malheureux; il songe alors à revenir vers son père; quand ce dernier voit arriver son enfant, il se hâte vers lui; malgré ses haillons, il le serre dans ses bras, il fait apporter un habit neuf et préparer un grand festin pour fêter son retour. Ainsi Dieu va pardonner au pécheur repentant et lui rouvrir à la fois son cœur et sa maison : voilà la grande et bonne nouvelle apportée par Jésus et qu'on nomme l'Evangile.

Voilà, mes enfants, celui que vous allez recevoir : c'est le Jésus de la crèche, l'adolescent de Nazareth, le Fils de Dieu venu en ce monde pour guérir nos âmes, consoler nos peines, nous apporter les bénédictions divines et nous conduire au ciel. Ainsi soit-il.

II

JÉSUS EST MORT POUR NOTRE SALUT

Mes chers enfants,

Nous avons à parler maintenant du grand mystère de la Rédemption. Jésus, que vous allez recevoir, n'est pas seulement descendu du ciel pour nous visiter dans nos malheurs, mais aussi et surtout il a donné sa vie pour nous. Donner sa vie pour quelqu'un, c'est lui faire le plus beau et le plus grand cadeau qui soit, car on ne peut rien donner de mieux ni de plus précieux, et celui qui donne sa vie donne tout, puisqu'il renonce à ses biens, à ses amis et à sa famille. Aussi est-ce la plus grande marque d'amour que l'on puisse donner à ceux qu'on aime, et c'est ce que Jésus-Christ a fait pour nous.

I. — *L'avocat*

Peut-être vous a-t-on déjà parlé à l'école des tribunaux et de la justice ? Dans ce cas, vous devez savoir ce qu'est un avocat. Quand un accusé est amené devant un tribunal, on commence par l'interroger, puis on convoque des témoins, afin d'obtenir tous les renseignements utiles : l'accusé est-il le coupable, qu'a-t-il fait, était-il libre, avait-il sa raison, est-il seul coupable? Autant de questions auxquelles il faut une réponse. Autrement, on risquerait ou de punir des innocents ou d'infliger une punition disproportionnée à la faute. Le rôle de l'avocat, c'est de défendre l'accusé.

Mais c'est mal, direz vous, cet homme travaille contre la justice, il devrait laisser punir les coupables! Rassurez-vous : le rôle de l'avocat, c'est de préserver son client contre les accusations mensongères et fausses; tous les hommes ne sont pas charitables ni sincères, et beaucoup seraient tentés d'aggraver les torts de l'accusé par esprit de jalousie, de vengeance ou de haine; ce serait alors une injustice de ne pas rétablir la vérité. Puis, si l'accusé est innocent, soit qu'il n'ait rien fait, soit qu'il ait agi par ignorance, ou qu'un autre lui ait forcé la main, il mérite d'être défendu. Enfin, s'il est vraiment coupable, peut-être y a-t-il lieu tout de même d'adoucir en sa faveur les rigueurs de la justice; il faut être juste, mais il faut savoir appliquer la justice.

Si je vous dis tout cela, mes enfants, c'est parce que le bon Dieu est le grand juge, le juge suprême, le juge des vivants et des morts, et qu'à son tribunal nous sommes tous des accusés; nous sommes en effet tous coupables de péchés et tous nous devrions être punis. Or la justice n'exige pas seulement que le mal soit puni, mais encore que la peine soit proportionnée à la faute. Serait-ce juste de condamner à mort celui qui a volé vingt francs, et à une amende de quelques francs celui qui a commis un homicide? Non, n'est ce pas, vous voyez bien que la punition doit être mesurée à la faute.

Quelle faute avons nous commise? Nous n'avons tué personne, nous n'avons pas volé; pourquoi sommes-nous donc accusés au tribunal de Dieu ? Pour quelques peccadilles? Mais alors nous n'avons rien à redouter, le châtiment qu'on nous peut infliger ne sera toujours pas bien grave. Croyez-vous? Frapper son frère ou son camarade, est-ce bien? Non, n'est-ce pas? Frapper son père ou sa mère, est-ce plus mal? Oui. Mais si c'était un prêtre, un évêque que l'on frappe, ce serait bien plus grave encore. Enfin, si c'est au bon Dieu lui-même qu'on s'attaque, comme les bourreaux de Jésus Christ au cours de la Passion, alors c'est très, très grave. Mais nos péchés s'attaquent à Dieu, par eux nous volons à Dieu des prières (manquements à la messe), du respect (blasphèmes ou mots grossiers), de l'obéissance (fautes contre les commandements). C'est le bon Dieu que nous avons offensé, grave a été notre faute, lourde aussi doit être notre punition. Le bon Dieu se devait de punir sévèrement, autrement il n'aurait pas respecté la justice, il n'aurait plus été le Dieu juste qui récompense le bien et qui punit le mal.

Dieu a donc maudit l'homme à cause de son péché, nous l'avons dit ce matin; il l'a chassé du paradis terrestre et de son amitié, et il lui a fermé la porte du ciel. Depuis ce moment, bien des avocats ont plaidé auprès de Dieu la cause de l'humanité, avec des paroles et aussi avec des sacrifices : les patriarches, les prophètes, les âmes justes. Mais ce n'était pas suffisant; le bon Dieu ne se laissait pas attendrir, il ne pouvait pardonner parce que la réparation n'était pas proportionnée à l'offense et puis aussi parce que tout homme était pécheur et accusé et n'avait point qualité pour se défendre lui-même.

Alors Jésus est venu, lui il n'avait point de péché, il était innocent, jamais la moindre offense n'avait souillé son âme, Dieu avait mis en lui

toutes ses complaisances ; il était de plus Fils de Dieu, et Dieu l'aimait parce qu'il était son Fils et parce qu'il était sans péché. Aussi, quand Jésus prit la défense des hommes ses frères, Dieu voulut bien l'écouter. D'ailleurs ce n'est pas avec des paroles, mais avec son sang et sa vie, le sang et la vie d'un Dieu, que Jésus plaida notre cause auprès du Père. Dès lors, à dater de la Passion du Christ, de la mort de Jésus en croix, nous n'étions plus des maudits, notre cause était gagnée ; certes, il nous restait un châtiment à subir : le travail, la pénitence, la mort, mais du moins nous étions de nouveau fils de Dieu et admis en sa maison du ciel. Et désormais, chaque fois que nous tombons dans le péché, nous n'avons, comme dit S. Paul, qu'à recourir à Jésus, notre avocat, qu'à lui confier nos affaires dans le sacrement de pénitence. Dès lors notre cause est gagnée, notre pardon certain, notre salut assuré.

II. — *Le volontaire*

Mes enfants, Jésus aimait bien se servir d'images et de comparaisons pour faire comprendre son enseignement ; faisons comme lui et pour mieux comprendre ce grand mystère de la Rédemption usons encore de deux comparaisons.

En temps de guerre, on a souvent besoin de volontaires, pour des missions périlleuses ; comme la mort est presque certaine, le chef n'ose pas y envoyer l'un plutôt que l'autre ; alors il demande des volontaires, c'est-à-dire des hommes qui s'offrent d'eux-mêmes à braver le danger pour accomplir la mission. Il s'agit, par exemple, pour un fort cerné par l'ennemi, de faire passer un message à l'artillerie établie un peu plus loin ; il faut traverser les lignes ennemies, chose difficile et dangereuse ; le volontaire part, prudemment, il rampe, il se terre, il se cache, il avance, malgré les balles qui sifflent ; pendant un temps, il n'est pas atteint ; il avance toujours, cependant une balle, un éclat d'obus le blesse, il se traîne maintenant, mais continue son chemin ; il arrive enfin parmi les siens, l'un d'eux prend le message, le porte au chef, l'artillerie fait son devoir, l'ennemi doit se replier, le fort est libre et c'est peut-être le salut pour tout le pays. Là-bas cependant, sur le champ de bataille, le volontaire est mort, mais il a sauvé les siens.

Jésus est lui aussi un volontaire qui s'offre librement à la mort, pour le salut de tous ses frères. Transportons-nous, par l'imagination, au Jardin des Oliviers, auprès de la ville de Jérusalem, au soir du Jeudi Saint ; Jésus est là, l'âme triste, le cœur angoissé, seul, car les apôtres n'ont pu veiller une heure avec lui. Il songe à la mort qui l'attend, il sait la haine des Pharisiens contre lui, les complots qui se trament, la trahison de Judas qui se prépare. Pourtant il lui serait encore facile d'échapper à la mort ; que de fois on a essayé sans succès de l'arrêter, de se saisir de lui ! A cette heure encore il pourrait fuir, se cacher, et Judas tout à l'heure ne trouverait plus personne. Ou bien il pourrait attendre de pied ferme et se défendre, il pourrait prier son Père qui lui enverrait de suite plus de douze légions d'anges.

Mais alors, s'il ne meurt, s'il repousse et refuse le sacrifice, il n'y aura pas de salut pour l'humanité ; l'homme, demeurant au pouvoir du démon qui l'a trompé et sous le coup de la malédiction divine, ne pourra jamais retrouver Dieu ; et le ciel à jamais restera fermé, parce que jamais aucune réparation suffisante ne sera offerte à Dieu. Alors, comme le volontaire s'offrant à son chef pour la mission périlleuse qui peut lui coûter la vie, mais qui sauvera ses frères, Jésus se remet entre les mains de Dieu : « Père, dit-il, que votre volonté soit faite et non la mienne. »

Et maintenant qu'il a accepté la mort, il marche résolument vers elle : « Levez-vous, allons, » dit-il à ses apôtres ; bientôt Judas arrive, les soldats se jettent sur lui, il ne se défend pas ; les Juifs et Pilate le condamnent peu après, il ne répond rien, ne se plaint pas ; on le traîne au Calvaire, on le cloue à la croix et il meurt après quelques heures d'agonie.

Il meurt, mais en réalité il a vaincu la mort, car trois jours après il ressuscite, il sort glorieux de son tombeau et il nous mérite, à nous aussi, de ressusciter un jour. Le démon, qui poussait les Juifs à la haine et au crime, a cru triompher de Jésus ; ayant essayé sans succès de le faire tomber dans le péché, il s'est vengé de lui en le faisant mourir ; mais en réalité, c'est le démon qui est vaincu, car désormais toute âme de bonne volonté puisera dans le sang du Christ et dans son sacrifice, par l'intermédiaire des sacrements, la force de résister au tentateur et de faire son salut.

Le grand sacrifice de Jésus, l'oblation volontaire qu'il a faite de lui-même, a sauvé tous ses frères les hommes, non seulement de la mort corporelle, puisqu'ils ressusciteront un jour, à la fin du monde, mais aussi et surtout de la mort éternelle qui est l'enfer. Il a chassé le démon envahisseur du domaine sacré des âmes qu'il avait usurpé, et par sa grâce, il continue à établir la paix dans nos âmes avec les vertus chrétiennes.

Je vous ai promis, mes enfants, deux comparaisons : voici la seconde qui complète la première. Il n'y a pas des volontaires que sur un champ de bataille ; on en trouve aussi dans les temps d'épidémie, par exemple, auprès des contagieux où médecins et infirmières risquent la mort ; on en trouve pour des explorations, pour des sauvetages, etc. On en trouve aussi parfois dans les hôpitaux.

Il arrive en effet que des malades soient affaiblis, soit par des opérations douloureuses, soit par la maladie ; ils manquent de sang, ou tout au moins leur sang est appauvri, impur, et ils sont menacés de mort. Mais un volontaire se présente : c'est un homme ou une femme de santé robuste, ayant un sang riche et pur, et ce volontaire offre de

donner son sang. Vous vous demandez comment cela peut se faire, n'est ce pas ? On emploie pour cela une pompe spéciale munie de deux aiguilles creuses, dont l'une est enfoncée dans le bras du malade, l'autre dans une artère du volontaire ; sous l'action de la pompe, le sang est enlevé à l'un et transmis à l'autre, c'est-à-dire au malade ; celui-ci, fortifié, se remet, reprend vie et santé et guérit. Par contre, l'autre est affaibli, il ne meurt pas néanmoins pour autant, mais il a besoin pendant quelque temps d'un régime reconstituant pour lui redonner le sang qu'il a perdu. C'est là un beau geste de dévouement, bien digne d'admiration.

Jésus est encore ce volontaire, en quelque sorte ; nos âmes, blessées par le péché originel, rendues ignorantes et remplies de défauts, n'étaient plus assez fortes ni pour accomplir tous leurs devoirs ni pour résister toujours victorieusement au démon. Jésus vient à notre secours ; en sa Passion, il verse jusqu'à la dernière goutte de son sang, et il institue des sacrements par lesquels ce sang vient jusqu'à notre âme pour la purifier, la nourrir et la fortifier, de sorte qu'une vie nouvelle est entretenue en notre âme, vie que vous avez appris à connaître au catéchisme et qui s'appelle la vie surnaturelle.

* *

Mes enfants, quand un soldat revient de la guerre, ayant bravement fait son devoir, la poitrine couverte de décorations, on l'accueille avec honneur, on lui fait fête, on le complimente, on est heureux. C'est ce que firent les apôtres quand Jésus vint les voir au Cénacle, le soir de la Résurrection. C'est ce que vous ferez aussi dimanche, au jour de votre Communion solennelle. C'est avec joie que vous recevrez celui qui a donné sa vie et son sang pour vous.

III

JÉSUS ET SON ÉGLISE

Mes chers enfants,

Quand Jésus, après sa résurrection, fut prêt à remonter au ciel, il confia à ses apôtres le soin de porter au monde tout entier la bonne nouvelle qu'il avait annoncée en Palestine, et il leur dit : « Voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. »

Les apôtres ne pouvaient évangéliser à eux seuls toutes les nations, et ils ne devaient pas vivre non plus jusqu'à la fin du monde. Jésus parlait donc aussi à leurs successeurs, papes et évêques, et à leurs auxiliaires, les prêtres. Jésus a donc pensé à vous, mes chers enfants, il vous a connus d'avance, il vous a aimés et il a voulu par son Eglise vous combler de toutes sortes de bienfaits. Voulez-vous que nous voyions ensemble ce soir comment Jésus continue par son Eglise ce qu'il a fait pendant trois ans en Palestine, et les bienfaits qu'il vous a assurés par son intermédiaire ?

I. — *Jésus continue son action par son Eglise*

Qu'a fait Jésus au cours de sa vie publique ? Vous savez cela. Il a guéri beaucoup de malades et fait de nombreux miracles, oui ; il a prêché son Evangile, est-ce tout ? Non, il a encore prié, il a pardonné aux pécheurs, il a eu pitié des malheureux, il a souffert et il est mort.

Jésus a prêché, bien souvent, sur les montagnes et au bord de la mer, au Temple et dans les synagogues, dans les maisons particulières et sur les places publiques. Il continue. Cela vous étonne, parce que vous ne réfléchissez pas. Est ce que le catéchisme ne vous dit pas, au chapitre des fidèles de l'Eglise, qu' « il faut respecter les pasteurs et leur obéir, parce que Jésus a dit aux apôtres et à leurs successeurs : Celui qui vous écoute, m'écoute, celui qui vous méprise me méprise » ? C'est donc Jésus qui parle quand les ministres sacrés annoncent la parole de Dieu, et cette parole ne se fait pas entendre seulement à l'église, mais encore par les journaux et par la radio, jusque dans vos maisons et sur les places publiques. « Je suis la voix de celui qui crie dans le désert. » disait Jean-Baptiste ; les ministres de Dieu sont les porte-parole de Jésus-Christ ; un disque, un appareil de radio ne parlent pas d'eux-mêmes, ils reproduisent ce qu'ils ont reçu. Ainsi S. Paul disait : « Ce ne sont pas des inventions de notre cerveau humain que nous vous apportons, mais l'Evangile que nous avons reçu de Jésus-Christ. »

Jésus a guéri de nombreux malades ; certes, aujourd'hui on ne peut dire que chaque prêtre rend la vue aux aveugles et la parole aux muets, l'ouïe aux sourds, la santé aux paralytiques et la vie aux morts. Pourtant, au nom du Christ, il visite les malades, il leur apporte des paroles de consolation, de résignation ; on a vu plus d'une fois le sacrement d'Extrême-Onction rendre la santé au malade ; on a vu également des saints opérer des guérisons miraculeuses et même ressusciter des morts. D'autre part, à Lourdes, des miracles nombreux, certains reconnus, même des docteurs non chrétiens, s'accomplissent tous les ans. Vous voyez bien que Jésus continue de soulager ceux qui souffrent, de consoler et de guérir.

Jésus a pardonné aux pécheurs, ce qui surprenait les Pharisiens qui ne voulaient pas croire qu'il était Dieu ; ainsi plusieurs fois il dit aux malades qu'il guérissait : « Vos péchés vous sont remis » et à Marie Madeleine qui était venue lui laver les pieds de ses larmes de repentir et les essuyer de ses cheveux : « Ma fille, va en paix, tes péchés te sont remis. » Et comme les Juifs trouvaient étrange qu'il fréquente et traite ainsi les pécheurs, il leur disait : « Ce sont les malades qui ont besoin du médecin ; je suis venu pour sauver les brebis perdues d'Israël. »

Aujourd'hui encore, Jésus continue de pardonner, c'est lui qui parle par la bouche du prêtre

quand celui ci, dans le sacrement de pénitence, dit au pécheur repentant : « Je t'absous de tes péchés au nom du Père et du Fils et du St-Esprit. »

Jésus a eu pitié des pauvres et des malheureux, non seulement de ceux qui vivaient de son temps, mais encore de tous ceux qui viendraient après lui. C'est en leur faveur qu'il a dit à tous ses disciples, à tous les chrétiens : « Tout ce que vous aurez fait au plus petit d'entre les miens, c'est à moi que vous l'aurez fait. » « Même un simple verre d'eau froide donné à un pauvre en mon nom, ne restera pas sans récompense. » L'Eglise a toujours continué à prendre en pitié les pauvres et les malheureux ; elle a créé pour eux des hôpitaux et des orphelinats, elle a multiplié les secours et les œuvres de charité, elle a eu des saints comme S. Vincent de Paul, qui ont consacré leur vie tout entière à secourir les malheureux de tous genres. Et où l'Eglise, les saints, les âmes charitables puisent-ils leur force, leur dévouement, leur bonté ? Dans le cœur de Jésus, par l'étude de l'Evangile et par la sainte communion.

Jésus a prié pour ses apôtres, pour ses disciples, pour tous ceux qui devaient croire en lui, pour ses amis et même pour ses ennemis. Aujourd'hui encore il continue, dans ses tabernacles d'abord, puis par ses prêtres qui récitent le bréviaire, par les moines et religieuses qui, dans les murs de leurs monastères, se consacrent à prier pour ceux qui n'ont pas le temps ou qui n'y pensent pas, pour louer Dieu et pour sauver les pécheurs.

Enfin Jésus est mort sur la croix, et par son sang, nous l'avons dit ce matin, il a sauvé les hommes ses frères et les a réconciliés avec Dieu. Tous les siècles de l'Eglise ont eu leurs martyrs, nous en avons aujourd'hui encore au Mexique, et non seulement des prêtres ou des hommes, mais encore des enfants, des femmes et des jeunes gens, et l'on a remarqué que le sang de ces martyrs, versé courageusement pour la foi, devenait une semence de chrétiens. Ainsi même le mystère de la Rédemption et du salut par le sang, Jésus le continue par son Eglise, par ses ministres et ses fidèles.

Jésus n'est donc pas un personnage historique, né à Bethléem, et mort à Jérusalem et disparu depuis longtemps ; il est toujours vivant au milieu de nous, continuant à distribuer généreusement, par son Eglise, ses nombreux bienfaits.

II. — *Ce que Jésus a fait pour vous par son Eglise*

L'Evangile nous raconte qu'un jour beaucoup de mamans étaient venues pour écouter Jésus ; et elles avaient amené avec elles ou portaient sur leurs bras leurs enfants ; ceux-ci faisaient un peu de bruit, même peut-être beaucoup, en sorte que l'on ne pouvait plus guère entendre Jésus et que les apôtres grondaient. Mais quand Notre Seigneur s'en aperçut, il fit reproche aux apôtres d'essayer d'écarter ces enfants et, les faisant approcher au contraire, il les caressa et les bénit ; un peintre a même représenté cette scène, en faisant grimper les plus petits sur les genoux de Jésus, ce qui est vraisemblable, puisque l'Evangile dit que Jésus les embrassa.

Quand vous étiez encore tout petits, Jésus voulut qu'on vous apportât au prêtre, et par le sacrement de baptême qu'il vous donna, votre âme fut purifiée du péché originel, ornée de la grâce sanctifiante et devint le temple du bon Dieu dont vous étiez désormais les enfants. Ce jour-là, l'Eglise vous donna la vie surnaturelle, le bon Dieu devenait votre Père, l'Eglise, elle, était comme votre Mère. Heureux enfants, songez en ce moment à tous les petits païens qui n'ont pas encore reçu l'Evangile, qui n'ont pas encore vu de missionnaires et qui par conséquent ne sont pas enfants de Dieu. Et pour comprendre leur malheur, pensez aux pauvres petits orphelins qui, privés de leurs parents dès le jeune âge, sont obligés de se placer comme domestiques. Ils n'ont guère le temps d'aller en classe, demeurent souvent bien ignorants, n'ont pas toujours des maîtres très bons, et tandis que le travail est dur, ils ne connaissent pas la chaude tendresse d'un papa et d'une maman.

Vous êtes des privilégiés, mes enfants, à côté de ces pauvres petits païens qui sont des orphelins spirituels et qui peut-être s'égareront dans des péchés capables de les mener en enfer, faute de baptême et de pénitence, faute de missionnaire.

Depuis votre baptême, vous avez grandi, vous avez commencé à comprendre, à distinguer le bien du mal ; en classe, vous avez appris à lire et à écrire ; alors vous êtes venus au catéchisme, et c'est encore l'Eglise qui vous y a instruits jusqu'aujourd'hui par le ministère de ses prêtres. Et croyez-vous, mes enfants, que ce soit un grand bienfait de connaître sa religion ? Oui, certes, c'est un bien très précieux. Songez aux pauvres aveugles qui ne verront plus jamais la lumière ni les fleurs, ni le ciel bleu, ni les visages de leurs parents et amis. Sont-ils assez malheureux ? Eh bien ! la foi que nous avons reçue au baptême et le catéchisme que nous avons appris nous montrent le vrai visage du bon Dieu en qui nous reconnaissons un père, nous font entrevoir ce que sera le ciel, la récompense de nos mérites et de nos bonnes œuvres. Oh ! remercions le bon Dieu, mes enfants, qui n'a pas voulu nous laisser dans notre ignorance et qui nous a, par Jésus-Christ et par son Eglise, confié ses secrets !

Quand un enfant tombe malade, sa mère aussitôt est inquiète à son sujet ; elle appelle le docteur, achète les remèdes, prend part à sa souffrance ; elle essaie de soulager son cher petit et passe auprès de lui les nuits s'il le faut ; elle oublie tout, jusqu'à sa fatigue, pour se consacrer à son malade. L'Eglise, tout comme une mère, s'inquiète aussi au sujet des âmes malades : toutes ses fêtes et ses pèlerinages, ses prédications et ses journaux, ses œuvres et ses ministres, tout est mis en œuvre

pour amener le pécheur au repentir, au geste qui consiste à s'agenouiller auprès du prêtre et à lui découvrir son mal pour qu'il le guérisse. Et quand elle a réussi, quand le pécheur a déchargé son âme du poids trop lourd de ses iniquités, est-ce que le prêtre se montre dur, est-ce qu'il fait de sévères reproches ? Non, il se souvient de la parabole de l'enfant prodigue, il sait comment Dieu accueille le pécheur qui vient demander son pardon ; et comme le prêtre tient la place de Dieu, il veut être aussi doux et aussi bon que Dieu lui-même. Que de fois déjà, mes enfants, au moins pour un grand nombre d'entre vous, l'absolution est tombée sur votre âme pour effacer vos fautes ! Remerciez Jésus qui, par son sang et par ses ministres, vous a tant de fois pardonné vos péchés.

Enfin le rôle des parents — j'aurais pu commencer par là — c'est encore de nourrir leurs enfants ; l'Eglise, votre mère, n'oublie pas non plus ce devoir. Il est vrai qu'elle laisse à vos parents le soin de vos corps ; cependant elle a aussi ses orphelinats, ses hôpitaux, ses maisons de charité, où elle remplace les parents morts ou coupables, même pour assurer la vie du corps ; néanmoins c'est surtout à vos âmes qu'elle distribue le pain de vie, qui est la Sainte Eucharistie, le corps et le sang, l'âme et la divinité de Jésus-Christ présent tout entier sous les apparences du pain et du vin, et que, plusieurs fois déjà, vous avez reçu dans la sainte communion.

* *

Mes enfants, c'est le Christ qui a choisi, instruit, formé ses apôtres, c'est lui qui les a envoyés en disant : « Allez, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père et du Fils et du St-Esprit. » C'est lui qui a fait d'eux des prêtres et qui leur a donné pouvoir de faire ce qu'il avait fait lui-même : de changer le pain en son corps et le vin en son sang ; lui encore qui leur a donné celui de pardonner les péchés : « Recevez le Saint-Esprit, les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. »

Et quand Jésus donnait ainsi aux apôtres ses pouvoirs divins, il pensait à vos âmes, mes chers enfants, à vos âmes qu'il voulait purifier, instruire et nourrir ; et en instituant son Eglise, il a voulu placer auprès de vous une mère attentive et dévouée, dotée au jour de la Pentecôte de son Esprit divin qui est un esprit d'amour. Ce Jésus que vous allez recevoir est donc l'ami prévoyant et bon à qui vous devez, avec le baptême et la foi, la vie surnaturelle de vos âmes. Ainsi soit-il.

IV

LE COMPAGNON DE NOTRE EXIL

Mes chers enfants,

Vous connaissez assez votre Evangile pour savoir que Jésus a fait beaucoup de bien, guéri sans doute des milliers de malades, pardonné à de nombreux pécheurs, et que bien souvent il a accepté des invitations chez ses amis. Comme ce serait bon de le voir encore aujourd'hui guérir les infirmes et soulager les malheureux ! Comme il serait doux de lui confier nos misères et de lui demander conseil ! Comme il serait agréable de le recevoir chez nous, comme faisaient Marthe et Marie avec leur frère Lazare ! Les Juifs avaient bien de la chance, pensez-vous, et nous n'en avons guère ; rassurez-vous, car Jésus a songé à tout, et avant de mourir, il a pour nous institué l'Eucharistie.

I. — *La présence réelle*

Durant sa vie, Jésus a travaillé, comme vous le savez, pendant une vingtaine d'années, dans l'atelier de S. Joseph ; il a pu comprendre ainsi et sentir combien c'était dur de gagner son pain à la sueur de son front ; il a voulu par là montrer qu'il était vraiment le frère de tous les travailleurs, de tous ceux qui n'ont pas leur vie gagnée et pour qui l'existence est dure. Il a été pauvre, il a connu bien des privations ; enfant, il n'avait pas de beaux jouets comme les enfants riches ; jeune homme, il ne pouvait ni s'habiller ni se payer des fantaisies comme les gens fortunés ; homme, il a peut-être manqué de travail, il a su par expérience ce que c'est que la pauvreté.

Enfin il a souffert, dans son corps quand on l'a flagellé, couronné d'épines, attaché à la croix ; dans son cœur quand Hérode l'a obligé à s'exiler pour échapper à la mort, quand Judas l'a trahi, quand les apôtres l'ont abandonné ; dans son âme quand il s'est librement chargé de tous les péchés du monde. Et voilà pourquoi il a eu pour tous ceux qui souffrent des paroles d'espoir et de consolation, des miracles et des attentions délicates ; il avait pitié parce qu'il comprenait la douleur.

Dans une de ses paraboles, Jésus nous a montré un pauvre voyageur attaqué par des brigands et laissé à demi mort parmi les rochers désertiques entre Jérusalem et Jéricho ; plusieurs personnes viennent à passer, elles voient ce malheureux, mais elles continuent leur chemin ; par contre, un Samaritain en voyage arrive à son tour, descend de sa monture, soigne le blessé, le conduit à l'hôtellerie et lui assure tous les soins nécessaires. C'est que cet homme était pour les Juifs un ennemi méprisé, auquel on ne voulait même pas adresser la parole ; aussi a-t il vu dans ce malheureux, lui aussi délaissé et méconnu, un frère à secourir. Ainsi, bien souvent les riches sont peu charitables parce qu'ils ne savent pas ce que c'est que d'être malheureux ; les pauvres, au contraire, ont souvent meilleur cœur, car eux aussi connaissent la misère. Jésus a voulu être pauvre et souffrir, afin d'être touché par le malheur.

Mais les pauvres, les malades, les miséreux sont de tous les temps ; on en trouve dans tous les siècles et dans tous les pays ; et toujours le nombre des travailleurs sera beaucoup plus grand que celui des riches dispensés de gagner

leur vie. Jésus a voulu être dans tous les temps et dans tous les pays avec ceux qui souffrent et avec ceux qui travaillent. Comment cela ? Par son Eucharistie, qui le rend présent réellement dans chaque paroisse, dans chaque ville ou village, tout proche de nous, au milieu de nous. Du temps où il vivait en Palestine, il n'était qu'en une place à la fois, maintenant il est en beaucoup de lieux ; les Juifs avaient parfois une grande course à fournir pour le trouver et le voir ; aujourd'hui il est tout près, et quelques instants suffisent pour nous conduire au pied du tabernacle.

Et pourquoi Jésus a-t-il voulu rester dans l'Eucharistie ? D'abord pour nous suivre de près, nous assister dans nos travaux, nous encourager par sa présence, puis recevoir des confidences et nos prières, enfin pour venir en nous et par là nous consoler, aider et fortifier.

II. — *La sainte messe*

Jésus n'a pas été seulement l'ami des travailleurs et le consolateur de ceux qui souffrent ; il n'y a pas que le corps qui peut être malade, mais l'âme aussi. Jésus a pardonné les péchés ; comme on lui présentait un jour un homme paralysé, Jésus lui dit : « Va en paix, tes péchés te sont remis. » Voilà les Juifs qui discutent et murmurent : « Comment, il prétend remettre les péchés ! Mais il n'y a que Dieu qui puisse faire cela ! » Pour leur montrer qu'il avait vraiment ce pouvoir, Jésus dit alors au malade, jusque-là incapable de faire le moindre mouvement : « Lève-toi, prends ton grabat sur ton dos et va-t-en dans ta maison, » ce que le paralysé fait aussitôt, miraculeusement guéri Si Jésus a pu le guérir par une simple parole, c'est qu'il est Dieu ; en ce cas, il a le droit et le pouvoir de remettre les péchés.

De ce pouvoir, Jésus a usé bien souvent dans l'Evangile ; il a pardonné à de nombreux pécheurs, il a donné aux apôtres et à leurs successeurs le pouvoir de remettre les péchés à leur tour, il a institué le sacrement de pénitence. Toutefois, il ne suffit pas qu'il y ait des prêtres pour absoudre et un sacrement du pardon, il faut encore et surtout, pour assurer le salut des âmes, que les pécheurs recherchent ce pardon, usent de ce sacrement, demandent cette absolution ; il faut que le repentir touche leur cœur et pour cela que la grâce excite en eux le regret de leurs fautes.

Pour cela, Jésus ne cesse de prier dans le silence de ses tabernacles, et par le saint sacrifice de la Messe qui représente et continue celui de la croix, il continue son rôle d'avocat dont nous parlions ce matin. Il supplie son Père, non pas avec des paroles seulement, mais avec son sang précieux, de ne pas se montrer inexorable, il paie la dette de nos fautes avec ses souffrances infinies ; il nous obtient les grâces du bon Dieu et sa miséricorde et son pardon.

Et comme, à toute heure du jour et de la nuit, tantôt dans un pays, tantôt dans un autre, des milliers de messes sont célébrées à travers le monde entier, c'est à toute heure que Jésus prie et implore pour nous. Il assiste à nos faiblesses et à nos péchés, comme à nos mérites et à nos bonnes œuvres ; il plonge dans son sang les unes et les autres, nos faiblesses pour les effacer et purifier notre âme, nos bonnes œuvres pour les débarrasser de leurs imperfections et les offrir à Dieu. Grâce à lui, notre Père céleste est toujours disposé à oublier nos infidélités et à accueillir nos prières. N'est-ce pas merveilleux ?

Mes enfants, si quelques-uns d'entre vous ont encore un grand père ou une grand'mère, il leur est certainement arrivé déjà d'être défendus par eux. On n'a pas été sage, on a commis quelque faute et la maman gronde, le papa menace et punit ; mais on va trouver le bon grand père ou grand'maman à qui on confie sa peine, à qui on demande pardon en promettant de ne plus recommencer, on a trouvé un avocat qui plaide la cause du coupable et bien souvent la gagne, la punition est levée. Jésus, à la messe, ne cesse pas de plaider notre cause auprès de Dieu, pour nous assurer son pardon, nous éviter ses châtiments, nous ménager sa récompense.

III. — *La communion*

S. Luc nous raconte dans l'Evangile qu'un jour un homme, apprenant que Jésus allait passer, voulut le voir, mais il était petit de taille et la foule était considérable ; il eut l'idée de monter sur un arbre afin de dominer ceux qui l'entouraient. Jésus l'aperçut, s'arrêta, vint à lui et lui dit : « Hâte-toi de descendre, car je veux aujourd'hui être reçu chez toi. » Zachée s'empressa de descendre et tout joyeux offrit à Jésus une généreuse hospitalité.

Or Zachée était publicain, c'est-à-dire percepteur d'impôts, il n'avait pas très bonne réputation, mais, touché de repentir, voilà qu'il promet à Jésus de réparer ses torts : « Je vais donner la moitié de mes biens aux pauvres, et si j'ai causé quelque tort à quelqu'un, je lui rendrai quatre fois ce que je lui ai pris. » Et Jésus conclut : « Le salut est entré aujourd'hui dans cette maison. »

Mes enfants, Jésus ne s'est pas contenté de demeurer au milieu de nous, il a voulu encore venir chez nous, il a désiré être reçu dans la maison de notre âme ; et de fait, plusieurs fois déjà vous l'avez reçu. Oh ! certes, nous aussi nous sommes des pécheurs, nous aussi nous avons des défauts, mais Jésus n'a jamais méprisé ni délaissé les pécheurs. Rappelez-vous ce qu'il disait aux Juifs : « Ce ne sont pas les gens en bonne santé qui ont besoin du médecin, mais les malades. »

Pourvu que nous regrettions nos péchés dans une bonne confession et que nous soyons disposés à travailler à la correction de nos défauts, Jésus ne demande qu'à venir en notre âme. C'est qu'il veut nous aider justement à travailler, à faire notre devoir, à corriger nos défauts, à lutter con-

tre les ennemis de notre salut. Il a voulu être lui-même la nourriture de notre âme dans la sainte Eucharistie, c'est pour cela qu'il a choisi le pain et le vin comme matière et signe de ce sacrement. La nourriture, c'est la condition de la force et de la vie, et plus un homme travaille à une besogne dure, plus il a besoin de manger : le professeur assis à son bureau dépense moins de force et a moins besoin de nourriture que le paysan qui fournit, en été surtout, une longue journée de dur labeur.

Mais ce n'est pas seulement pour nourrir et fortifier notre âme que Jésus veut y descendre par la sainte communion, c'est encore par amitié. En effet, avez-vous déjà vu une maman porter son bébé sur le bras ? Souvent elle le presse sur son cœur, elle lui sourit, elle le caresse, elle le couvre de baisers. Serait-elle bien contente si on lui enlevait son petit enfant pour l'emporter bien loin, en sorte qu'elle ne pourrait plus le voir que rarement ? Non, n'est-ce pas ?

Eh bien ! Jésus nous aime encore bien plus qu'une maman son enfant. Aussi il ne peut rester loin de nous ; il ne lui suffit pas d'être au tabernacle, il veut nous presser sur son cœur, être tout près de nous, habiter dans notre âme même. Et il dit : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi et moi en lui, » en sorte que celui qui communie souvent finit par penser, travailler, aimer comme Jésus et avec Jésus, il devient vraiment un enfant du bon Dieu parce qu'il ressemble de plus en plus au Fils de Dieu.

* *

Le Jésus de la crèche, petit enfant comme vous, le Jésus de Nazareth, frère de tous les travailleurs et de tous ceux qui souffrent, le Jésus de la croix, volontaire qui s'offre à la mort pour sauver les siens, le Jésus de l'Evangile, qui fut si bon pour tous, qui fit tant de miracles, qui forma les apôtres, institua l'Eglise et les sacrements, le Jésus à qui vous devez d'être chrétiens, enfants de Dieu, à qui vous devez la foi et le pardon de vos péchés, le Jésus de l'Eucharistie enfin, nourriture de vos âmes et ami de vos cœurs, voilà, mes enfants, celui qui doit vous visiter après-demain, celui que vous vous préparez à recevoir : y a-t-il visite plus agréable, plus précieuse que celle-là ?

MOIS DE MARIE

I

Ouverture

NOS RELATIONS AVEC LA T. S. VIERGE

> *Beatam me dicent omnes generationes.*
> Voici que désormais toutes les générations m'appelleront bienheureuse.
> (Luc, I, 48).

Au jour de la Visitation, il semble que la T. S. Vierge ait entrevu quelque chose des honneurs qui lui seraient décernés jusqu'à la fin des temps, puisqu'elle prononce ces mots dans le *Magnificat* : « Voici que désormais toutes les générations m'appelleront bienheureuse. *Beatam me dicent omnes generationes.* » Paroles étranges ! Qui donc pourrait se permettre une gloire durable ici-bas, alors qu'avec le temps toute grandeur s'efface, comme s'effacent les plus grands renoms et les plus glorieux souvenirs ? Paroles étonnantes, si l'on se souvient de l'humilité de celle qui se dit être la petite servante du Seigneur : « *Ancilla Domini.* » Paroles inspirées et qui ne tardent pas à recevoir leur accomplissement.

Au Cénacle déjà, Marie apparaît comme une « Reine brillante dans les feux du Paraclet. *In ignibus Paraclili... Regina fulgens gloria* [1]. » Et si le culte de la T. S. Vierge n'a été réglementé qu'au VIe siècle, où des fêtes, comme la Nativité, l'Annonciation, l'Assomption, se célèbrent en son honneur, nul doute que Marie n'ait reçu auparavant des hommages spéciaux.

« *Beatam me dicent omnes generationes.* » Quelle effloraison de titres glorieux proclamant les privilèges ou les bienfaits de Notre Dame ! Les générations chrétiennes reconnaissantes l'ont appelée « Secours des chrétiens, Mère de la divine grâce, Refuge des pécheurs, Porte du ciel. » Combien d'églises, d'humbles chapelles s'élèvent, où les foules s'en vont implorer l'assistance de la Mère de Dieu ! La fidélité à cet amour que nous ont légué les siècles de foi, nous réunit, ce soir, pour l'ouverture du mois qui lui est consacré. Pendant ces jours bénis, nous chanterons les gloires exceptionnelles de Marie. Aujourd'hui méditons sur ce qu'elle est pour nous et sur la réponse que nous devons à son amour.

I. — *Ce qu'est la T. S. Vierge pour nous*

Les habitants de Nazareth n'ont pas même soupçonné la grandeur de celle qui, pour eux, n'était que l'épouse de Joseph. Le monde juge d'après ce qui paraît. Marie était de famille noble, mais déchue de sa grandeur. Marie était pauvre ; or les honneurs et les richesses vont presque toujours de compagnie. Si les vrais pauvres ne font pas de bruit, le monde en fait peu autour de leur nom. Le monde ignorait la T. S. Vierge. Comment l'eût-il honorée spécialement ? Rien de remarquable n'apparaissait dans la personne ou la vie de cette fille de Juda. Ne nous arrive-t-il pas à nous-mêmes de juger comme le monde ? Ce que nous remarquons chez les saints, ce que trop souvent nous admirons en eux, ce sont les miracles, leurs effrayantes mortifications, que sais-je ? oubliant que ces faits extérieurs manifestent ordinairement la sainteté, mais ne la constituent pas.

Le monde, qui juge d'après ce qui paraît, n'eût même pas trouvé dans la vie de la T. S. Vierge

[1] Hymne IIe Vêpres du Rosaire.

ces signes extérieurs de la sainteté. Dans l'Evangile, il est d'abord peu question d'elle. On ne l'y voit pas faire de miracles, alors que les apôtres avaient reçu ce don, alors qu'après la Pentecôte l'ombre seule de Pierre et de Jean guérissait les malades sur lesquels elle passait. Pour Marie rien de tel. Moins encore que la véritable grandeur du Fils de Dieu, le monde n'a entrevu celle de sa Mère. Aux jours de la vie publique, une femme avait bien proclamé heureux le sein qui avait porté Jésus, mais, comme s'il avait craint que la gloire de sa Mère n'éclatât avant le temps fixé par Dieu, Jésus, tout de suite, avait repris : « Heureux plutôt ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la pratiquent. » (Luc, XI, 28).

Pourtant, lors de la Visitation, la Vierge chantait : « *Beatam me dicent omnes generationes*. Toutes les générations m'appelleront bienheureuse. » Son Fils remonté au ciel, la gloire de la T. S. Vierge commence à briller. La place exceptionnelle que Marie occupe dans le plan divin, apparaîtra de plus en plus. Cette place exceptionnelle, essayons de la déterminer.

Une des révélations les plus importantes qu'au cours de sa vie mortelle nous ait faites Jésus, fut de nous découvrir le mystère de la vie intime de Dieu. Voir Dieu eût été nécessaire pour le connaître tel qu'il est. Or, nous dit S. Jean : « Personne n'a jamais vu Dieu. » (I, 18). Dieu n'est visible qu'au ciel, dans la lumière de gloire. Mais celui qui, du ciel, est venu habiter parmi nous a parlé de la vie divine en témoin, lui qui demeure dans le sein du Père, lui qui est Dieu « Le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. » (Joan., I, 1). Sans cesse, dans l'Evangile, Jésus parle de son Père. En se proclamant Fils de Dieu, Notre Seigneur n'emploie pas cette formule dans le même sens que nos Saints Livres à propos des anges (Job, I, 6) ou des justes (Sap., II, 13). Quand il parle de son Père, il dit : « Mon Père » (Math., VII, 21) et « Votre Père » (Math., V, 16), pour bien marquer que lui et les apôtres ne sont pas au même titre fils de Dieu. Lui l'est par nature, les apôtres par adoption. Par nature, Dieu n'a et ne peut avoir qu'un Fils ; par adoption, il a voulu pour ainsi dire étendre sa paternité, avoir une multitude d'enfants. La grâce opère cette renaissance par l'eau et le St-Esprit dont le Maître entretenait Nicodème quand le docteur israélite s'en vint trouver Jésus de nuit.

Le plan divin s'est réalisé une première fois lors de la création du premier homme. Suivant l'expression hardie de la Genèse, les mains divines façonnèrent le corps d'Adam, puis le Très-Haut anima cette masse inerte d'un souffle de vie, d'une âme immortelle. De cette créature, qui n'était qu'un homme, Dieu, par sa grâce, par la communication de sa vie, en fit son enfant. Le Tout-Puissant avait mis des conditions aux privilèges conférés au premier des humains : « Tu peux manger, lui avait-il dit, de tous les arbres du jardin ; mais tu ne mangeras pas de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, car le jour où tu en mangeras, tu mourras certainement. » (Gen., II, 17). La triste histoire d'Adam nous est connue. Par sa désobéissance, il perdit ses privilèges et sa dignité de fils adoptif de Dieu.

Toutefois, la sagesse divine, qui n'avait pas décidé le rachat des anges déchus, ne voulut pas abandonner l'humanité à son sort malheureux. Au premier homme Dieu fit la promesse d'un Rédempteur. Son propre Fils fait homme sera ce Rédempteur. N'imaginons pas cependant Dieu, que la chute de l'homme avait déçu, modifiant par la suite son plan. En Dieu point de ces changements successifs qui conviennent à l'imperfection de notre connaissance, mais répugnent à son infinie perfection. De toute éternité, cette chute d'Adam était prévue, et de toute éternité la Rédemption du genre humain par le Fils de Dieu.

C'est donc de toute éternité que Dieu contemple, dans les temps lointains, la Mère qu'il voulait pour le Fils, objet de son amour infini. L'Eglise, en la fête de l'Immaculée-Conception, nous fait lire à la messe ces paroles : « Les abîmes n'étaient pas encore et déjà j'étais conçue ; les sources des eaux n'avaient pas encore jailli, les montagnes n'étaient pas encore posées sur leurs pesantes masses... Lorsqu'il disposa les cieux, j'étais là. » (Prov., VIII, 24-27). Ces paroles doivent s'entendre d'abord de la divine Sagesse, mais l'Eglise, en les appliquant à la Mère de Dieu, nous invite à penser que le Saint-Esprit la désignait par ces mots, présente dans la pensée éternelle de Tout-Puissant.

Dans sa maternité divine future se trouve la raison des grâces et privilèges dont Marie a été comblée : privilège de l'Immaculée-Conception, qui la met hors de la lignée du péché et fait d'elle la seconde Eve, beaucoup plus agréable au Seigneur que la première ; sainteté suréminente, qui lui fait posséder, nous disent les Pères, la somme des richesses surnaturelles départies aux prophètes, aux apôtres, aux martyrs, aux vierges, aux confesseurs, et encore cette mesure n'atteindrait probablement pas la mesure de perfection surnaturelle que Marie a atteinte.

Quand ce ciboire très saint, ce tabernacle de choix fut préparé, Dieu lui envoya l'archange Gabriel : « *Missus est Gabriel angelus.* » (Luc, I, 26). Le messager céleste se dirigea vers Nazareth. Le voici aux pieds d'une petite vierge de quinze ans, il s'incline et salue : « *Ave, gratia plena.* Salut, pleine de grâce. » Et comme Marie se trouble, Gabriel la rassure : « Ne craignez pas, Marie, vous avez trouvé grâce devant Dieu ; vous concevrez en votre sein et vous enfanterez un fils et vous l'appellerez Jésus. » (Luc, I, 31). L'humble vierge donne son *fiat* : « Voici la servante du Seigneur. » (Luc, I, 38). Marie était devenue Mère de Dieu.

Puisque, dans le plan divin, Jésus devait être « le premier-né d'un grand nombre de frères » (Rom., VIII, 29), de ce fait Marie devenait Mère de ces autres frères de Jésus. Cette maternité de la

T. S. Vierge allait être proclamée par le Sauveur mourant, du haut de la croix ; car, en la personne de S. Jean, c'est à nous tous que le Sauveur disait : « *Ecce Mater tua.* Voilà ta mère. » Voilà votre mère ! « Vous dire combien ces paroles... descendirent profondément au cœur de la mère, c'est une chose que je n'oserais pas entreprendre, » disait Bossuet [1]. Si elles n'y étaient déjà, ces paroles créaient pour nous, dans le cœur de la T. S. Vierge, les dispositions les plus tendres de la plus tendre des mères.

II. — *Ce que nous devons être pour Marie*

Au jour de l'Annonciation, après avoir exposé son message, l'ange Gabriel attendait. La réponse de la T. S. Vierge fut, nous l'avons vu, l'*Ecce ancilla Domini*, le *fiat* qui faisait de Marie la Mère de Dieu et la Mère des humains rachetés. A son tour, la T. S. Vierge attend de notre part une réponse. Cette réponse, Jésus en croix nous l'a dictée, nous devons être pour Marie des fils : « *Ecce filius tuus.* »

D'un fils, une mère est en droit d'attendre de l'affection. Aimer sa mère est un sentiment naturel au cœur de l'enfant. Aimer Marie doit être une obligation facile à acquitter. Cet amour, toutefois, n'est pas semblable en tout à celui que nous donnons sur terre à celle qui nous a portés dans son sein. L'amour envers la T. S. Vierge doit être surnaturel, inspiré par des pensées de foi. Cet amour est un don, une grâce du Saint-Esprit aux âmes prédestinées, une grâce qui se demande et que la prière obtient. De cet amour Jésus, notre frère aîné, nous donne l'exemple. Quel artiste, un jour ou l'autre, n'a été séduit par l'image de la Mère de Dieu et de son Enfant divin, et n'a tenté de rendre l'inexprimable tendresse des petits bras tendus, l'éloquence profonde du sourire de l'Enfant et ses merveilleuses intuitions ? Il est de délicieuses Madones byzantines. Le divin *Bambino* appuie sa joue sur celle de la Vierge, les deux cœurs n'en font qu'un. A Bethléem et à Nazareth, il en fut bien ainsi.

La tendresse de ses premiers ans, Jésus l'a toujours témoignée à Marie. Il n'a modifié que les manifestations de cet amour. Jeune homme, de quelles attentions délicates il entoure cette mère très aimée, avec quel respect lui, le Maître, se soumet et obéit ! Mais l'affection filiale de Jésus est sans imperfections. Des attachements qui détournent du devoir ou même empêchent d'y être complètement fidèle, eussent été contraires à sa sainteté. Quand la T. S. Vierge retrouve Jésus dans le Temple, elle se plaint doucement : « Mon fils, lui dira-t-elle, pourquoi avez-vous agi ainsi envers nous ? » La réponse semble dure à nos molles affections : « Pourquoi me cherchiez-vous ? Ne saviez-vous pas que je dois être dans la maison de mon Père ? » (Luc, II, 48-49). Durant les trois années de la vie publique, Jésus semble délaisser sa Mère, en apparence seulement. La volonté de Dieu fait taire ses plus douces affections, son cœur de fils en est broyé et meurtri, mais il est à son devoir. Exemple qui lui permettra de dire : « Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi. » (Math., X, 37).

Notre-Dame comprenait. Quand vinrent les heures douloureuses de la Passion, son Fils la réclamait; elle est au pied de la croix : « Pour les péchés de son peuple elle vit Jésus livré aux tourments et déchiré par les fouets. *Vidit Jesum in tormentis.* » Pendant que cette Mère affligée contemplait ainsi son Jésus, lui, abaissant sa pauvre tête endolorie et ses yeux voilés déjà par la mort, confie ce qu'il a de plus cher au disciple bien aimé : « Voilà ta mère. » Les dernières volontés de Jésus mourant nous doivent être sacrées.

Aussi l'Eglise entoure-t elle le culte de la T. S. Vierge d'un éclat spécial et multiplie les fêtes en son honneur. Point de semaines, presque, où son nom ne soit rappelé. Trois fois par jour, des majestueuses cathédrales, des riches basiliques, comme aussi des plus humbles clochers, une voix monte et salue Marie « pleine de grâce, *gratia plena.* » Deux mois de l'année, celui de mai et d'octobre, sont marqués de réunions quotidiennes en son honneur. Le plus populaire, c'est le mois de mai, le mois de Marie, le mois des fleurs et du renouveau, le mois de celle qui est la rose mystique, le lis des vallées : *lilium convallium.*

Ecoutons cette voix maternelle de l'Eglise. Qu'aucune journée ne se passe sans que, de notre cœur, une prière s'élève vers notre Mère du ciel. Adoptons quelque pratique de dévotion recommandée et propagée par l'Eglise, pratique qui nous assurera la protection de Marie et son appui.

Enfin, puisqu'il faut connaître pour aimer, efforçons-nous de mieux connaître notre Mère pour mieux l'aimer. Pour acquérir cette connaissance, les Evangiles nous fourniront de précieux renseignements, les ouvrages écrits par les saints feront passer dans notre âme quelques-uns des sentiments de leur cœur.

Assistons aussi avec fidélité aux exercices du mois de Marie.

Pour mieux connaître la T. S. Vierge, nous nous efforcerons donc, pendant ce mois béni, de dire ce que fut sa vie, avant les siècles, dans la pensée de Dieu, comment il l'a annoncée par les prophètes et figurée dans l'Ancien Testament. Nous nous efforcerons de dire ensuite ce que fut sa vie mortelle, où, pèlerine comme nous, elle nous a donné l'exemple des vertus qui font la sainteté. Nous nous efforcerons de dire enfin ce qu'est sa vie glorieuse qui la constitue notre avocate auprès de Dieu.

Ainsi notre amour éclairé et plus profond nous méritera de passer à travers les tentations, les difficultés de l'existence et d'arriver sains et saufs à ce ciel dont elle est la porte « *felix cœli porta* » et que ses prières nous ouvriront. Ainsi soit-il.

[1] 2e sermon pour le vendredi de la Semaine de la Passion.

II

LE NOUVEL ADAM ET LA NOUVELLE ÈVE

Inimicitias ponam inter te et mulierem.

Je mettrai une inimitié entre toi et la femme.

(Gen., III, 15).

Avant de créer l'homme, le Très-Haut voulut préparer la demeure qu'il lui destinait, élaborer les substances dont il aurait besoin pour refaire et entretenir les forces de son corps. Ce travail dura des milliers et des milliers d'années. La Bible nous en retrace les étapes successives. Elle nous montre Dieu séparant au premier jour la lumière des ténèbres, le second jour les eaux supérieures des eaux inférieures, le troisième jour les océans de la terre ferme. Les astres furent constitués le quatrième jour, les reptiles et les oiseaux appelés à la vie le cinquième jour. Le sixième jour enfin s'achevait et le palais merveilleux demeurait vide. Nos Saints Livres font alors tenir à Dieu une sorte de délibération avec lui-même : « Faisons l'homme, décide-t-il, à notre image et à notre ressemblance. » (Gen., I, 26).

I. — *Le premier et le second Adam*

« Faisons l'homme à notre image, » c'est-à-dire non seulement doué de vie, mais raisonnable et intelligent, frère des anges par son esprit, roi de la création par son corps. Soumettons-lui tout ce qui est terrestre et que, témoin des œuvres magnifiques sorties des mains de son Dieu, il rende gloire et louange pour tous les êtres privés de raison. Faisons le à notre image, c'est-à-dire donnons-lui l'être par quoi il ressemblera au Père, l'intelligence, qui le fera imiter le Fils, plaçons dans son cœur un peu de la charité qui unit le Père et le Fils dans l'amour du St Esprit [1]. Ces dons eussent fait de l'homme le roi et le prêtre de la création. Mais la bonté de Dieu voulait mieux. Et continuant à tenir conseil : « Faisons l'homme à notre ressemblance. » Réalisons que cet être fini vive d'une vie infinie, que cet être qui par nature nous est étranger ne le soit plus (Eph., II, 19), qu'il devienne un fils. En même temps donc qu'il créait l'âme du premier homme, Dieu élevait cette âme à la vie surnaturelle, par la grâce il la transformait, la faisait vivre de sa propre vie même.

A ce don incomparable, le Très-Haut, toujours magnifique, avait ajouté d'autres privilèges et d'autres bienfaits. Toutefois il voulut soumettre l'homme à une épreuve, afin par là de lui faire mériter le ciel. Cette épreuve consistait dans l'accomplissement des lois divines, en particulier dans l'observation de la défense de ne pas manger du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal. C'est alors que, sous la forme d'un serpent, le démon excita la curiosité de la première femme, puis son orgueil, insinuant qu'il était possible de devenir comme Dieu, de connaître le bien et le mal. « La femme vit que le fruit de l'arbre était bon à manger, agréable à la vue et désirable pour acquérir l'intelligence ; elle prit de son fruit et en mangea ; elle en donna aussi à son mari qui était avec elle, et il en mangea. » (Gen., III, 6).

Les assurances du démon se réalisèrent : ils connurent le bien et le mal, mais cette connaissance les fit rougir d'eux-mêmes et se cacher. En même temps, par leur désobéissance, ils avaient perdu, pour eux et leurs descendants, la grâce de l'adoption divine, leurs privilèges, et offensé Dieu gravement. La grandeur d'une offense se mesure, en effet, d'après la qualité de la personne offensée. Le péché outrage Dieu, il est donc en quelque sorte un mal infini.

Perte de la grâce, outrage à Dieu, deux irréparables malheurs ! Les plus grands efforts de l'homme étant limités comme son être, réparer le péché lui était donc impossible. Le nombre n'y faisait rien ; tous les hommes ensemble demeuraient aussi impuissants qu'un seul, parce qu'un abîme sépare l'homme de Dieu. « Je suis celui qui est ; toi, tu es celle qui n'est pas, » dira un jour Notre-Seigneur à sainte Catherine de Sienne. Une personne divine seule pouvait rendre à Dieu une réparation qui fût digne de sa grandeur et de sa majesté.

Autre malheur irréparable : la perte de la divine adoption, qui faisait de l'homme un fils de Dieu, la perte de ses privilèges, qui occasionnait en lui un déséquilibre, une diminution de ses forces de résistance au mal étaient également la conséquence du péché. « Un homme, dit Notre-Seigneur, descendait de Jérusalem à Jéricho ; il tomba entre les mains des brigands, qui le dépouillèrent et, l'ayant chargé de coups, se retirèrent, le laissant à demi mort... Un Samaritain, qui était en voyage, arriva près de lui et, le voyant, fut touché de compassion. Il s'approcha, banda les plaies après y avoir versé de l'huile et du vin. » (Luc, X, 30 34).

Ce grand blessé qui gît au bord du chemin, dépouillé, en si piteux état qu'il ne peut se secourir lui-même, n'est-ce pas l'image de la pauvre humanité après le péché d'Adam ? Cette faute n'avait pas privé l'homme de tous les biens conformes aux exigences de sa nature. Il ne demeurait pas incapable de tout. Mais il avait perdu ses privilèges surnaturels, sa dignité de fils adoptif de Dieu. Héritier du ciel, il ne l'était plus, pour hériter il faut être fils. Adam n'était plus qu'un homme : « *tantum* homo » et pour Dieu un hôte et un étranger. La prière lui restait, mais non plus la prière d'un fils qui peut dire en s'adressant à l'Infini : « Notre Père, qui êtes aux cieux, » mais la prière du mendiant, qui n'a pour plaider sa cause que la compassion inspirée par son état. C'était un « dieu tombé, » a dit un de nos poètes.

[1] Bossuet, *Élévations sur les mystères* (IVe sem., VIIe élévation).

Ces blessures de l'homme dans sa dignité, son honneur, ses forces de résistance au mal, sont réelles ; cette déchéance n'est pas qu'une thèse de théologien ou un sujet facile de prédication ; elle est quotidiennement démontrée par l'histoire du présent comme elle le fut par celle du passé. Dans le monde païen d'avant le Christ, il se trouvait des justes, sans doute : un Job et d'autres encore, mais la foule, la grande foule courait porter ses hommages, ses prières, son encens à des divinités de métal ou de bois, justifiait ses désordres en les prêtant à ses dieux. Ceux de nos contemporains qui ne croient plus au Christ n'adorent pas sans doute les mêmes idoles que les générations du passé, mais les nouvelles idoles qu'ils se sont faites ne valent guère mieux. Malheur à celui qui oublie la déchéance originelle ! Il s'expose à ce que la terrible vérité lui crève brutalement les yeux.

Comme le blessé de la parabole, l'homme gisait donc sur le chemin. « Un samaritain, qui était en voyage, arriva près de lui et, le voyant, fut touché de compassion. Il s'approcha, banda les plaies après y avoir versé de l'huile et du vin. » (Luc, x, 33-34). Le bon Samaritain de l'humanité, ce fut Dieu. L'homme l'avait gravement offensé ; cet outrage, un Rédempteur l'effacera. Adam avait gaspillé ce qu'il devait transmettre à ses descendants. Dieu va substituer au premier homme un nouvel Adam.

L'offense grave faite à Dieu, un Rédempteur l'effacera. Remarquons toutefois que si l'injure du péché grave est en quelque sorte infinie et ne pouvait être réparée que par un être lui-même infini, Dieu eût pu céder de ses droits et rétablir l'homme dans son amitié sans exiger de satisfaction. Pour l'expiation du péché, il n'était pas non plus nécessaire que le Christ souffrît comme il l'a fait. Son union avec la seconde Personne de la Trinité, avec le Verbe, donnait au plus petit des actes de la sainte Humanité de Jésus une valeur infinie. En se faisant homme, le Verbe rendait au Père une gloire infiniment supérieure à l'offense qu'il avait reçue par le péché d'Adam.

Si la divine Sagesse a voulu la croix, c'est sans doute afin de mieux graver dans notre âme ce qu'est l'abîme du péché, en même temps que pour nous donner une preuve irrécusable de son amour. C'est parce qu'il a été pendu entre ciel et terre sur la croix, c'est par son oblation sanglante que le Fils de Dieu a racheté le monde. C'est aussi sa sanglante oblation qui a rendu à l'humanité la grâce que notre premier père avait perdue. La grâce, en effet, la vie surnaturelle devait dans le plan divin se transmettre en même temps que la vie naturelle. Adam, par son péché, avait perdu l'héritage qu'il devait transmettre à ses descendants ; il ne leur léguait plus que sa misère et ne pouvait plus remplir sa mission de chef. Dieu va lui substituer un second père du genre humain, un nouvel Adam. La liturgie célèbre cette glorieuse prérogative du Christ Jésus : « C'est votre amour, lui dit elle, qui vous pressa de prendre un corps mortel, pour que, nouvel Adam, vous rendiez ce que le premier avait perdu... *Ut novus Adam redderes quod vetus ille abstulerat.* »

Le Christ Jésus est donc pour nous la source de la vie surnaturelle, la seule où il soit possible aux hommes de puiser. Source nécessaire, source unique, il fallait qu'elle fût à la disposition des générations d'hier, comme elle l'est pour celles d'aujourd'hui et le sera pour celles de demain. Notre petitesse n'est pas le modèle qu'il faut choisir pour se faire une idée juste de Dieu. Pour lui, en effet, pas de succession de temps. Il se définissait à Moïse dans le buisson : « Je suis celui qui suis. » (Ex., III, 14). Dieu est, aucune autre définition ne lui convient. Pour lui pas de passé, de futur. Il est : « Mille ans sont pour lui comme un jour. » (II Petr., III, 8). L'immolation de Jésus sur la croix est donc éternellement présente à sa pensée et la vertu de ce sang, avant d'être versé sur le Calvaire, vivifiait déjà les âmes. « En toi se sont confiés nos pères ; ils se sont confiés et tu les as délivrés. Ils ont crié vers toi et ils ont été sauvés. » (Ps., XXI, 6-7).

Restait à préparer la venue dans le temps du Rédempteur que l'intelligence divine déjà contemplait. Double préparation des esprits et des cœurs, par l'annonce de ce Messie, espérance de l'avenir par le retard donné à cette venue, pour que l'orgueil des hommes reçût son châtiment. « *Eritis sicut dii.* Vous serez comme des dieux » avait assuré le tentateur. Pauvres dieux, qui devaient être amenés par l'excès de leur misère à reconnaître la nécessité d'un Sauveur et à l'appeler de leurs supplications ! « Vous serez comme des dieux » (Gen., III, 5) : à cette promesse trompeuse qui ne se réalisa pas, Dieu va en opposer une autre, qui recevra son accomplissement dans les siècles futurs. S'adressant au serpent le jour même de la chute du premier homme, le Très-Haut lui dit : « Je mettrai des inimitiés entre toi et la femme, entre ta race et la sienne, et elle te brisera la tête. » (Gen., III, 15). Une victoire est prédite en même temps qu'un combat, combat entre la femme et le serpent, victoire de la femme sur le serpent : « Elle te brisera la tête. » Cette femme mystérieusement annoncée, un jour Gabriel la saluera « pleine de grâce. » Quant au serpent, c'est l'ange déchu : « *Serpens antiquus, qui vocatur diabolus.* » (Apoc., XII, 9).

II. — *La nouvelle Eve*

« S'il est une chose manifeste dans le plan de la réparation du monde, a dit un théologien moderne, c'est le caractère de revanche imprimé providentiellement à cette œuvre. » La chute a sa contre partie dans la Rédemption. Au rôle néfaste joué par la première femme dans notre perte, Dieu va opposer celui d'une autre femme dans notre Rédemption. Le genre humain fut précipité dans la damnation éternelle par une